

“ J’avais ce don depuis mon plus jeune âge. ”

Dessiner est un don. C’est du moins ce qu’en dit Mohamed Babahoum. Cela n’a rien à voir avec une quelconque intervention divine. C’est un cadeau fait à la naissance. C’est ce qu’il dit. Tout jeune, Babahoum dessinait déjà – comme aujourd’hui : accroupi à même le sol, peut-être même traçait-il ses dessins à même le sol. Le vent emporte tout, y compris les rêves d’enfant.

Babahoum vit à une journée de marche à l’ouest d’Essaouira, un hameau entouré de collines parsemées d’arganiers, où habite sa famille, toutes générations confondues. Il y est né, il y a maintenant 86 ans. Une campagne balayée par les vents, vent d’ouest doux et léger qui rafraîchit et apaise dans la torpeur de l’été, vent d’est venu du Sahara qui soulève la poussière, irrite les yeux et fait claquer les portes. Cette campagne, Babahoum – jeune adulte – l’a quittée, fuyant la rudesse des travaux des champs, peut-être aussi en quête d’ailleurs. Il s’est essayé à différents métiers, ferrailleur comme brocanteur, approvisionnant quotidiennement les marchands du souk. Ou œuvrant dans un pressoir à olives. A-t-il trouvé sa place dans cette vie d’adulte ?

À l’aube de ses soixante-dix ans, il franchit les portes d’une galerie d’Essaouira, pour y montrer ses dessins. Sans pourtant alors oser dire qu’il s’agit de ses propres dessins.

Aujourd’hui, Babahoum a retrouvé sa campagne paisible, immuable. Toujours balayée par les vents. La vie est un cycle. Celle de Babahoum a dû connaître bien des vicissitudes, bien des désillusions. Il n’en parle pas. Il parle peu.

Il dessine, il peint, à même le sol donc, sous le regard et les recommandations bienveillantes de sa femme. Le bois de récupération, le carton et le papier sont les supports de ses œuvres, la gouache et le brou de noix en sont la matière, le pinceau et le stylo à bille sont ses outils.

L’œuvre de Babahoum comprend principalement des scènes villageoises ou rurales. Il peut s’agir de représentations des souks, quotidiens dans les villages de la région d’Essaouira, de vues frontales de maisons villageoises dont les habitants apparaissent dans les encadrements des portes et des fenêtres, de chèvres grim pant dans les arganiers, de campements de bergers – autant de scènes traitées dans de multiples déclinaisons. Parfois, il ne choisit de traiter qu’une seule figure, musicien, gnaoua ou boxer, femme voilée ou vieillard courbé sur sa canne. Et puis, il y a ces dessins où la ligne, épaisse et brune, domine, traçant des figures étranges, dont se dégagent

BABAHOUM’S WORLD

From his windswept Moroccan homeland, this artist creates images of simplicity, harmony and balance

MATTHEU PERONNET



above: Building 2016, pencil and gouache on paper, 21 x 29 in./53 x 73 cm
opposite: The floor 2015, pencil, gouache and water paint on cardboard, 21 x 31 in./54 x 79 cm
All images courtesy Philippe Gaudin

Babahoum was drawing at a very young age – probably in the same position as today, repeating drawn on the floor, maybe even drawing on the floor. I was gifted, being able to draw is a gift, he says.

He lives a day’s walk west of the port city of Essaouira on Morocco’s Atlantic coast. Home for him is one of a small group of houses that are surrounded by hills of argan trees, where family members of all ages also live. He has been there 80 years ago. It is a countryside swept by the winds, soft light, western wind, which calms and cools in the heat of the summer; eastern wind from the Sahara, which picks up the dust, hurts the eyes and slams doors. Everything is swept away by the wind, eyes children’s dreams.

As a young man, Babahoum left this countryside, spending a life of farm labor and possibly searching for new horizons. He tried his hand at various trades – crop merchant, second-hand goods dealer providing daily supplies to the local merchants, worker in an olive press – looking for a place for himself and a life that he

wanted. It was not until the eve of his seventieth birthday that he walked into an art gallery in Essaouira to show the dealers his drawings. He did not even dare to say that they were his work.

Today, Babahoum has rediscovered the peaceful countryside of his birth. It is unchanged, still windswept. Life is a cycle. Babahoum’s life must have been full of tribulations and disenchantments but from that life, in the countryside and the town, he has created a singular body of work.

Crouching down, Babahoum draws and paints under the kind gaze and suggestions of his wife. Recovered wood, cardboard and paper are the surfaces upon which he works; gouache and water colors are the pigments; and brushes and ballpoint pens are his tools. Central to his work are numerous figures and animals, methodically arranged, in rural or village settings. He paints daily life, the souk, houses with inhabitants at the windows, goats climbing up into argan trees, shepherd’s camps. He often creates

© 2020 PERONNET

Article paru en anglais sous le titre «Babahoum’s world» dans Raw Vision n°105 spring 2020

des visions d'êtres tantôt humains tantôt bestiaux, pour autant que la distinction soit encore possible. Gangues, silhouettes, corps effroyablement nouveaux et déformés forment alors un autre versant de l'univers de Babahoum. Aux confins de cet univers, les montagnes deviennent éléphants, les poissons des monstres marins, les oiseaux des herbes folles balayées par le vent ; les maisons s'animent dans d'étranges distorsions ou se parent de masques bestiaux.

Inventeur de sa propre cosmogonie, Babahoum nous révèle des métamorphoses à l'œuvre : sont-elles la manifestation des djinns issus des croyances populaires marocaines ? Après tout le djinn serait dérivé d'un mot d'origine sémitique désignant l'idée de ce qui est caché, de ce qui ne peut être vu... Ainsi, d'aucuns disent que les mots arabes désignant le djinn, le fœtus, le linceul et l'âme ont la même origine. D'autres voient à l'origine du djinn les concepts de la folie et de la possession. Peut-être est-ce tout cela et bien d'autres choses que Babahoum entend nous révéler du monde qui nous entoure.

Pour autant, il ne faut pas surinterpréter l'œuvre de Babahoum, Les hommes sont-ils souvent représentés avec des mâchoires dont émergent des dents disjointes et acérées ? Nulle bestialité. Après tout, les dents font la vitalité et l'autonomie des animaux sauvages, leur dignité. Les femmes sont-elles fréquemment représentées intégralement voilées, sans visage visible ? Femmes obus, femmes losanges, Babahoum épurent les formes jusqu'à un absolu géométrique dont il conserve en lui le sens profond.

Il n'y a pas de souci de perspective dans les tableaux de Babahoum, même s'il maîtrise à la perfection les plans successifs et le placement dans l'espace. La ligne de fuite de Babahoum, c'est ce qui se passe derrière – au-delà de l'évidence. Ce qui surprend quand on prend le temps d'entrer dans l'œuvre de Babahoum, c'est que chaque sujet, chaque élément, chaque ensemble peut se voir individuellement ou pris dans un ensemble organique plus vaste et parfaitement cohérent. Comme si la longue contemplation des plantes et des êtres vivants, dans leur aptitude à croître et à se mouvoir, à s'adapter à leur environnement avait conduit Babahoum à y déceler un état d'équilibre qui dépasse leur existence individuelle. D'un ensemble d'éléments et de figures, il parvient alors à dégager une composition claire, comme évidente où l'équilibre l'emporte sur l'anecdotique, où l'accord des formes et des couleurs l'emporte sur la reproduction du réel.

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible » (Paul Klee)¹.

Si Babahoum manie à merveille la couleur, en premier lieu le marron – issu de la gouache ou du brou de noix – qu'il associe au bleu et au vert, l'emploi du stylo à bille, en complément du pinceau, lui permet d'apporter une vibration dans ses compositions, plus particulièrement lorsque la bille roule sur les imperfections du carton. Il faut voir les feuillages de ses arganiers onduler au vent... Vibration de l'air, rythmique des couleurs, ondulation des formes, chez Babahoum, le monde phy-

sique, que l'homme perçoit à l'aide de ses cinq sens, semble constamment sous-tendu et animé par un monde parallèle, dédoublé. « Puis il y a l'autre monde, le monde parallèle, celui de la nuit par exemple, où êtres vivants et objets changent de nom » (J.M.G. Le Clézio) ². Mais cela tout le monde ne peut pas le percevoir. Est-ce cela qui fait dire à Babahoum qu'il avait ce don depuis son plus jeune âge ? « Je le dis souvent, mais parfois ce n'est pas suffisamment pris au sérieux, que des mondes se sont ouverts ou s'ouvrent à nous, qui font aussi partie de la nature, mais que tous n'aperçoivent pas, il se peut que ce ne soit vraiment que les enfants, les fous et les primitifs qui les voient » (Paul Klee) ³.

Accord extraordinairement riche de la couleur, de la forme et de la composition, dynamique des échanges, recours aux formes géométriques élémentaires, état d'équilibre entre mouvement et repos. N'eut-il été totalement autodidacte, eut-il voyagé et fut-il né vingt ans plus tôt, Babahoum aurait pu s'enthousiasmer des enseignements de Paul Klee au sien du Bauhaus dans les années 1920. Mais voilà, Babahoum n'a suivi aucun enseignement artistique. Il dessine avec ce même regard d'enfant qu'il y a quatre-vingts ans, à la fois malicieux et dénué de préjugés. Paul Klee ne disait-il pas que plus les dessins d'enfants sont malhabiles et plus les exemples qu'ils nous livrent sont riches d'enseignements ? ⁴ Il y a là sûrement une part de la vérité dégagée par les œuvres de Babahoum. Mais ce serait toutefois oublier la précision du tracé de Babahoum, précision du calligraphe qui a répété sa vie durant le geste dans sa tête.

Babahoum rend-t-il simplement visible la part de merveilleux que les difficultés de l'existence – ou la monotonie du quotidien – nous amène à ne plus voir ? Comme d'autres couchent leurs pensées sur le papier, inlassablement il dessine. Indifférent, sinon insensible à sa notoriété récente, Babahoum laisse jaillir sans entrave le flot de ses souvenirs et nous invite à regarder le monde qui nous entoure avec ses propres codes derrière lesquels se dégagent une humanité désarmante et une singularité à nulle autre pareille.

— Matthieu Péronnet
décembre 2019

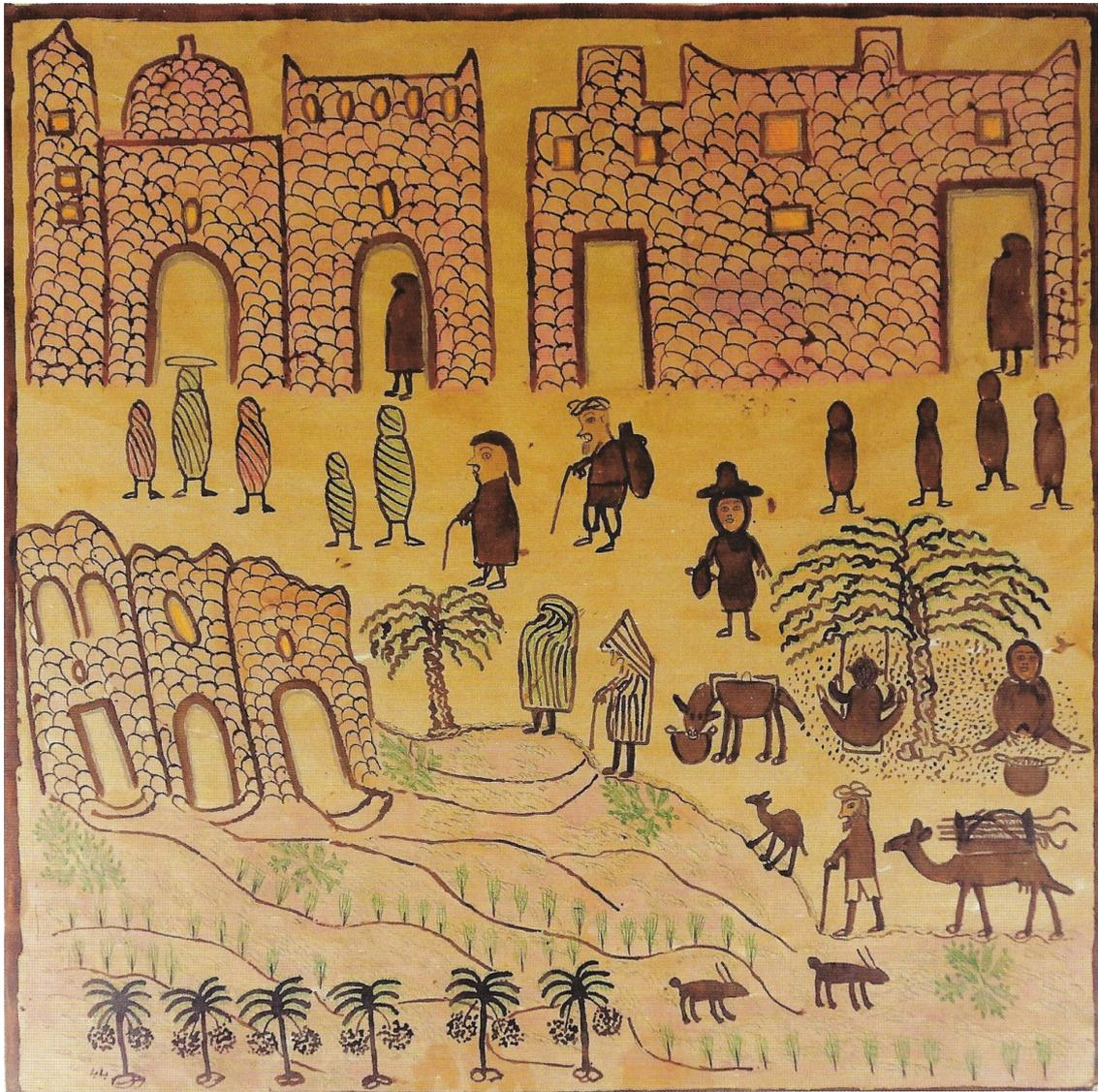
1 Paul Klee, « le credo du créateur », in *La théorie de l'art moderne*, 1920

2 J.M.G. Le Clézio, *Hai*, 1971

3 Paul Klee, cité par Lothar Schreyer, 1956

4 « Les enfants ne sont pas moins doués et il y a une sagesse à la source de leur don. Moins ils ont de savoir-faire et plus instructifs sont les exemples qu'ils nous offrent, et il convient de les préserver très tôt de toute corruption ». Paul Klee, compte-rendu de la première exposition du Blaue Reiter, 1912





Page précédente : *La rivière*, 2010, crayon, gouache et brou de noix sur carton, 78 x 54 cm.
Ci-dessus : *Scène de village*, 2009, crayon, gouache et brou de noix sur carton, 76 x 76 cm
Courtesy : Philippe Saada / Escale Nomad.